

Édition

Une anthologie unique des danses macabres modernes

Vincent Wackenheim propose une édition commentée d'une centaine de danses macabres, motif hérité du Moyen Âge et réactivé par des artistes à partir du XVIII^e siècle. Graphiques, elles disent les épreuves traversées par nos sociétés, tout en racontant une histoire de l'art.

Tout a commencé par une danse macabre de la main de Joseph Kaspar Sattler (1867-1931), artiste Jugendstil qui enseigna aux Arts déco de Strasbourg et fréquenta le Cercle de Saint-Léonard. Il sort de la représentation traditionnelle d'un squelette venant emporter sa victime désignée – et résignée. Dans un ouvrage édité en 2016 par L'Atelier contemporain, Vincent Wackenheim proposait une suite de textes littéraires pour accompagner chaque dessin de la série de Sattler publiée en 1893.

Alors qu'il travaillait à la contextualisation de son sujet, il s'est pris de passion pour ces danses macabres modernes, soit des successions d'images reproduites pour en faire des portfolios ou des livres, a priori montrées et publiées. Il en a trouvé 104, réalisées entre 1785 et 1966, à découvrir dans *La mort dans tous ses états, Modernité et esthétique des danses macabres*, 900 pages, chez son fidèle éditeur.

« Comment une forme aussi codifiée que la danse macabre du Moyen Âge a-t-elle pu connaître un tel regain d'intérêt alors même qu'elle n'a plus vraiment de connotation religieuse ? Comment a-t-elle pu revivre et selon quelles formes ? » s'est interrogé Vincent Wackenheim.

Une remarquable qualité d'impression

Le travail accompli est considérable. Il répertorie, par ordre chronologique, la centaine de danses, proposant pour chacune d'elles une présentation de son auteur, sa publication et une sélection d'images. Il a écumé les bibliothèques, à Paris, Düsseldorf, Heidelberg, a travaillé auteur par auteur. L'intérêt graphique du sujet est indéniable. Il profite d'une remarquable qualité d'impression. Compte tenu du soin porté à l'édition, il faut saluer un prix qui reste contenu, au regard de l'objet.

En préambule, l'ouvrage retrace utilement l'histoire des



Lassitude, de Vincent Wackenheim, en 1927. Photo DR

« Comment une forme aussi codifiée que la danse macabre du Moyen Âge a pu connaître un tel regain d'intérêt alors même qu'elle n'a plus vraiment de connotation religieuse ? »

Vincent Wackenheim

danses macabres, revenant aux origines. Aux temps des pestes et des guerres, suscitées par le religieux, ces farandoles rappellent aux vivants qu'ils sont certes mortels mais égaux face à la mort. Dans sa représentation traditionnelle, hommes, femmes ou enfants sont présentés dans leur environnement professionnel ou familial, face à un squelette semblant arborer un sourire sardonique. Le genre était particulièrement prégnant dans l'axe rhénan.

La première danse macabre attestée aurait été tracée sur les murs du cloître du cimetière des Saints Innocents en 1425 à Paris. En 1440, une fameuse farandole est peinte sur les murs de l'église des Dominicains de Bâle. Mais leur forme actuelle doit beaucoup à une célèbre danse macabre de Hans Holbein, éditée à Lyon en 1538. « Les premières, sur les murs, étaient gigantesques, les images représentaient des êtres humains à taille réelle. Lorsque les fidèles se rendaient dans l'église, notamment par le cimetière, ils longeaient ces sé-

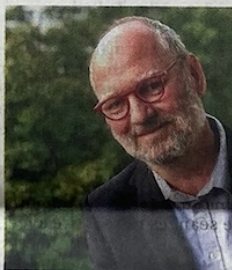
ries de danses, ce qui devait être extrêmement impressionnant. Il y a une ligne narrative, un début, une fin. Holbein, quand il fait la sienne, brise ce fil narratif remplacé par une succession d'images individuelles, qui peuvent être distribuées à l'unité par les colporteurs. »

Les deux guerres mondiales nourrissent le genre

Wackenheim situe l'entrée dans la modernité en 1785 avec le Suisse Johann Rudolf Schellenberg. Ce dernier représente ainsi un accident de montgolfière, une loge de franc-maçon, rupture avec l'héritage chrétien, un suicide ou encore le jeu. Ce n'est plus la fatalité, les épidémies, mais bien les choix individuels qui exposent. « L'individu qui aurait une vie respectueuse des préceptes moraux a plus de chance de s'en sortir que celui qui est glouton, qui fréquente les prostituées ou est joueur », s'amuse Vincent Wackenheim. Le sujet, pour sembler plom-



Les ouvriers, d'Edmond Bille en 1919. Photo DR



Vincent Wackenheim.

Photo DR

bant, n'est pas que tragique et se révèle aussi burlesque. Le caricaturiste nancéen Grandville s'y est essayé, non sans humour, en 1830. Dans son *Voyage pour l'éternité*, la mort endosse les habits du cocher, du cuisinier, de la fille de joie... Parfois Wackenheim fait des pas de côté, ainsi avec ses planches anatomiques de 1865, de Jules Antoine Louis Fau. Dans une autre série à part, de Hans Zarth, en 1902, la mort semble avoir disparu. Wackenheim cite la revue *L'Assiette au beurre*, émanation du mouvement anarchiste, un peu libertaire de la fin du XIX^e siècle, qui publie une planche étonnante où on voit une entremetteuse, en réalité la mort, proposer une jeune fille à un bon bourgeois.

Les conflits du XX^e siècle ont donné lieu à de puissantes représentations. L'Italien Alberto Martini, proche des surréalistes, imagine une danse

macabre européenne sous forme de 54 cartes postales qui écorne l'empire austro-hongrois entre 1914 et 1916. En Allemagne, le mouvement expressionniste imprime sa marque. Soudain, tout explose chez Adolf Uzarski, en 1916. Du côté de Willy von Beckenrath, la mort se retrouve seule avec elle-même, on est en 1918. Remarquables aussi sont les représentations d'Edmond Bille, de Masereel, de Kubin.

Les différentes écoles d'art

La Seconde Guerre mondiale imprime de même sa marque. En 1944, Hermann Schardt grave sur le front de l'Est de violentes scènes. En 1945-1946, Edmund Kesting propose un montage photographique, référence aux morts de Dresde. Des chapitres thématiques ponctuent le déroulé chronologique, évocations toujours de la modernité, le train, la voiture, le bateau. On y trouve les excursions en montagne, les acrobates, et des références littéraires.

L'intérêt, pour Vincent Wa-

ckenheim, réside aussi dans la manière de diffuser : « À partir du début du XIX^e, notamment grâce à des industriels mulhousiens, on invente les procédés d'impression lithographique. Elle permet une expansion de l'illustration considérable. En 1750, une personne qui était abonnée à un journal n'avait pas d'images. Et à partir du début des années 1900, il y a plein de caricatures et d'images, en couleurs. Cette entrée fracassante de techniques d'impression nouvelles fait que la diffusion des journaux va aller crescendo. » L'auteur est aussi intéressé par la création de ces images : « Elles suivaient l'esthétique des différentes écoles d'art, le romantisme, le surréalisme... Il y en a dans tous les domaines. »

Si l'ouvrage s'achève par une série de 2020 du Strasbourgeois Hervé Bohnert, titrée « dieu n'est pas avec nous », qui égrène en mots lapidaires des techniques d'extermination inventées par l'Homme, la contemporanéité s'arrête là. Vincent Wackenheim n'a rien trouvé concernant la dernière grande épidémie de covid – et ce n'est pas faute d'avoir cherché.

● Myriam Alt-Sidhoum

La Mort dans tous ses états, Vincent Wackenheim, L'Atelier contemporain, 900 pages, 39 €. Rencontre avec l'auteur samedi 22 février à partir de 10 h à la librairie La Jument Verte, 21, rue des Juifs, à Strasbourg.
www.ateliercontemporain.com



La mort dans tous ses états. Photo DR

► Cinéma

Pour découvrir les films à l'affiche près de chez vous et leurs horaires, scannez ce QR code.

